Document généré le 19 avr. 2024 19:43

XYZ. La revue de la nouvelle

Parce que ça fait mal

Sylvie Rouch

Numéro 81, printemps 2005

Nouvelliers bretons

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3356ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rouch, S. (2005). Parce que ça fait mal. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 59–67.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Parce que ça fait mal

Sylvie Rouch

Nico tendit la main vers le rai de lumière qui barrait le drap à la hauteur de ses genoux repliés et s'amusa à en contrarier le cours. La journée s'annonçait prometteuse : sa mère, partie en tournée la veille au soir, ne rentrerait qu'à la fin du week-end. Quant à son père, il allait quitter la maison d'une minute à l'autre pour se rendre à un congrès d'ostéopathie, du côté de Bruxelles.

Le garçon s'appliqua ensuite à suivre de l'index la diagonale lumineuse et blanche jusqu'à l'endroit où elle se brisait, quelque part entre le matelas et le mur, puis il ferma les yeux dans l'idée de se rendormir. C'était sans compter avec l'excitation croissante que lui causait la perspective de ces deux jours de liberté non surveillée. Quelques secondes plus tard, il entendit son père sortir la voiture du garage. Il attendit le déclenchement du porche automatique pour courir à la fenêtre et le voir disparaître. Le réveil affichait 7 h 30. Trop tôt pour un délire glace vanille-coca. Trop tôt pour un billard avec Marc. Restait les Corn-Flakes et le bain bouillonnant.

Une demi-heure plus tard, alors qu'il barbotait comme un bienheureux dans l'eau du spa, on sonna à la porte. Pris de court, Nico enfila vite fait les savates et le peignoir de son père, puis descendit quatre à quatre.

Il tomba sur un petit homme, trapu et en bras de chemise, une casquette bleu roi, marquée B.P.O., enfoncée sur une tignasse de cheveux crépus. Nico le connaissait pour l'avoir vu bricoler les énormes radiateurs du collège, juste avant l'hiver.

— Bonjour, petit. Ta mère est dans le coin ?

— Elle est partie pour la semaine.

— Allons bon. Et ton père ?

— Il n'est pas là non plus.

— Je viens pour le ballon d'eau chaude.

— Ah ?

— Ils ne t'ont rien dit ?

— Non.

— C'est embêtant.

Nico acquiesça. Le plombier, lui, se gratta la tempe, puis regarda sa montre.

— J'ai d'autres clients à voir, mais pas avant 11 h, c'est l'ennui… Dis-moi, ça ne te dérange pas si je jette un œil ? D'après ce que ta mère m'a dit, c'est un problème de fuite.

Le ballon se trouvait en bas, dans la chaufferie. On y accédait par l'arrière-cuisine.

La pièce, contiguë au garage et borgne, était anormalement humide. Sitôt arrivé, l'homme ôta sa casquette et se mit à genoux. Il passa un doigt le long des tuyaux, puis il s'allongea sur le dos pour aller voir comment ça se présentait derrière. Lorsqu'il se releva, il chassa du revers de la main une araignée qui courait sur ses cheveux frisés, puis fit claquer sa langue à plusieurs reprises. Le dépannage s'annonçait plus complexe qu'il ne l'avait imaginé. A priori, le problème ne venait pas du ballon mais de la chaudière. Il fallait qu'il voit ça de plus près, sinon ils risquaient une inondation. Nico l'écoutait sans bouger. Tétanisé par la conscience de sa nudité sous le velours épais de l'immense peignoir.

— Dis donc, petit. Tu veux bien aller me chercher mes outils à l'arrière du Peugeot pendant que je me mets au taf ? Ils sont dans une trousse plastifiée orange, à côté d'une grosse cantine en fer.

Nico n'avait pas le choix.

— Et si tu croises une fille de ton âge, ne sois pas surpris : c'est ma nièce, reprit le plombier. Elle est en vacances chez nous et, de temps à autre, ça la pique de m'accompagner. Comme si c'était une occupation que de poireauter dans la rue pendant que je vois les clients, j'te jure !

Nico sortit du garage par la porte coulissante. Le soleil inondait l'allée. Il abandonna les savates paternelles sur la trappe d'accès aux compteurs et pria pour ne pas rencontrer la fille.

L'estafette était garée à droite du portail. De l'extérieur, il pouvait entendre la musique qui passait sur l'autoradio.

La première chose qu'il remarqua, après avoir ouvert le hayon arrière fut, au-dessus de l'appuie-tête, côté passager, la masse de ses cheveux clairs. Au moment d'attraper la trousse, une clé mal arrimée tomba sur la cantine. Évidemment, la fille se retourna. Elle avait un visage de chaton affamé, avec de tout petits yeux durs, deux pommettes saillantes et des lèvres fines.

— Tu veux ma photo ?

— N'importe quoi, répondit Nico, mortifié.

— Alors dégage.

— C'est ce que je fais !

De retour au garage, il tendit la trousse au plombier qui venait d'ôter sa chemise. Ses épaules musclées saillaient sous son tricot de peau. Un tatouage étrange recouvrait la gauche.

— Ça t'en bouche un coin, hein ? fit le petit homme en gonflant le biceps. Tu vois ce que c'est, au moins ?

— Pas trop, murmura Nico.

— C'est un chien à trois têtes. Paraîtrait qu'il accueille les gens en enfer, mais j'ai oublié comment il s'appelle. Tu le sais peut-être ?

Le garçon fit la moue.

— De mon temps, on apprenait ce genre de trucs à l'école, ça et plein d'autres choses utiles comme la morale, et les sciences naturelles, et le travail manuel… Tu as vu Cécile ?

— Cécile ?

— Ma nièce.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Rien.

— Elle prenait le soleil au moins ?

— Elle était assise à l'avant du camion.

— Ah ! Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— …

— Elle t'a rien dit du tout ?

Nico haussa les épaules.

— C'est pas son genre, fit le plombier en riant. Je parie qu'elle t'a envoyé promener, c'est ça ? Elle t'a envoyé sur les roses ?

— Plutôt, oui.

Le plombier secoua la tête.

— Faut pas faire attention, mon gars. Les filles, c'est toujours un peu bizarre et, pour ne rien arranger, ma nièce l'est encore plus que la moyenne ces temps-ci.

— ...

— C'est depuis qu'elle a perdu sa mère.

— Elle est morte ?

— Eh ouais !

— Y'a longtemps ?

— Ça va faire six mois.

— Elle était malade ?

— Non. Encore que...

Nico se tut. Il brûlait d'en savoir plus, mais craignait de paraître indiscret. Le plombier soupira. Depuis le retour du garçon, il s'acharnait en vain sur un écrou pris par la rouille.

— Si c'est pas malheureux, ajouta-t-il sans plus de commentaires.

— Si vous voulez, je monte m'habiller et je retourne la voir, reprit Nico quelques instants plus tard.

— C'est une idée.

— Je peux même l'inviter à boire un coca.

— Ou un sirop d'orgeat.

— Un quoi ?

— Un sirop d'orgeat. Cécile adore le sirop d'orgeat. C'est sa lubie du moment... Disons plutôt une de ses lubies... Mais laisse tomber. Un coca, ça ira. Et si elle t'envoie encore promener, dis-lui que je vais m'en mêler. Elle comprendra.

Nico ne se le fit pas dire deux fois. Le temps de remonter par l'arrière-cuisine, de courir jusqu'à sa chambre, de troquer le peignoir contre short et T-shirt, il était de nouveau au portail. Cette fois, il se posta d'emblée devant le Peugeot. Manque de chance, la fille avait décampé. Il allait repartir lorsqu'elle apparut à l'angle d'une rue adjacente.

— Ton oncle m'a dit de te dire qu'il en avait encore pour un moment, lança-t-il avant qu'elle ne soit revenue à sa hauteur.

— Et alors ?
— Et alors, on peut aller chez moi.
— Faire quoi ?
— Boire un coca, par exemple.
La fille fit une grimace.
— Autre chose, si tu préfères.
— T'as du sirop d'orgeat ?
— Faut voir, mentit Nico.

Une fois dans la cuisine, elle inspecta le frigo, puis décréta qu'elle ne voulait rien. Nico, lui, se servit de lait froid, et ils s'installèrent en silence, chacun à une extrémité de la table. Elle portait une tunique indienne en coton noir, brodée de fil de soie écrue à l'encolure. Soudain, elle entreprit d'en replier les manches et posa les coudes sur la table. Chacun de ses avant-bras était marqué de plusieurs cicatrices, parfaitement rondes et de la taille d'une pièce d'un cent.

— C'est quoi, ça ? demanda Nico, certain qu'elle l'avait fait exprès pour qu'il les remarque.
— Des brûlures.
— Des brûlures de quoi ?
— De cigarette. T'es con ou quoi ?
— Mais qui c'est qui t'a fait ça ?
— Moi !
Un sourire triomphant tendit ses lèvres fines.
— T'es complètement tarée !

Pour toute réponse, elle sortit de la poche de sa tunique un paquet de Benson entamé et un briquet zébré de rose.
— Tu fumes ?
— Des fois, fit Nico pour ne pas avoir l'air en reste.
— Alors prends-en une.
— Là, maintenant ?
— Ben ouais. Là, maintenant.

Nico hésita. Elle le prenait au dépourvu. Même si fumer faisait partie des choses qu'il avait projeté de faire en l'absence de ses parents. Lorsqu'il se décida à en allumer une, elle avait déjà tiré deux longues bouffées de la sienne.

— T'as quel âge ?

— Bientôt quatorze, mentit Nico. Et toi ?

— Quatorze et demi, fit-elle en retour, mais il aurait juré qu'elle aussi mentait.

— C'est à cause de quoi que tu te brûles les bras ?

— À cause de mon père, si tu veux savoir.

— J'aurais cru que c'était plutôt à cause de ta mère.

— Elle est morte.

— Je sais.

Elle le crucifia du regard.

— Comment tu sais ça, que ma mère est morte ? C'est *le gros* qui te l'a dit ?

Nico baissa les yeux.

— Elle s'est suicidée. Ça te bluffe, hein ?

— Et pourquoi ça me blufferait ?

— Elle s'est suicidée parce que mon père *voyait* une autre femme.

La fille frotta le bout de sa cigarette contre le rebord d'un vide-poche qui se trouvait là et approcha le cône incandescent de son avant-bras.

— Et maintenant, bon débarras, il *vit* avec elle.

— Fais pas ça ! dit Nico.

— Pourquoi ?

— Parce que ça fait mal.

Elle serra les dents et appuya. Nico, lui, ferma les yeux pour ne pas voir. Lorsqu'il les rouvrit, il crut qu'il allait s'évanouir : la peau tendre et hâlée était marquée d'un nouveau cercle, blanchâtre et tuméfié, et ça sentait dans la cuisine un peu comme quand sa mère brûlait au gaz le croupion du poulet.

— À toi, dit-elle en l'épinglant de ses petits yeux durs.

— Moi ?

— Oui, toi.

— T'es barrée ou quoi ?

Au même moment, ils entendirent le plombier qui remontait dans l'arrière-cuisine. Sans se concerter, tous deux se dépêchèrent d'écraser leurs mégots dans le vide-poche, puis Nico

poussa la fille dehors tandis qu'elle rabattait les manches de sa tunique sur ses avant-bras.

— C'est réglé, cria le bonhomme depuis l'entrée, au moment où Nico refermait derrière eux la porte de la cuisine. Tu diras à ta mère de m'appeler à son retour. Pour la facture, y'a rien qui presse. Je la lui enverrai.

Il sourit à sa nièce avant d'ajouter :

— On est partis, ma grande ?

Elle ne prit pas la peine de répondre.

— Alors salut, petit, et merci pour tout !

— Y'a pas de quoi, fit Nico.

La fille attendit que son oncle soit rendu au milieu de l'allée pour se pencher vers lui.

— C'est *justement* parce que ça fait mal, fit-elle avant de tourner les talons.

Il était un peu plus de 10 h.

Nico resta cloué dans l'entrée un bon moment à se demander ce qu'il pourrait bien faire maintenant que *la dingue* était partie. Le billard avec Marc. C'était l'idée. Encore fallait-il qu'il trouve la clé du bureau.

Il monta à l'étage, poussa du pied le peignoir qui traînait par terre et pénétra dans la chambre de ses parents. La maudite clé s'y trouvait forcément. En toute logique, planquée dans les affaires de son père. Il commença par le chevet.

Dans le premier tiroir, il n'y avait que des photos en vrac, dont celles de leurs vacances en Corse, l'été précédent, quand Eileen Pembroke, l'ex-amie de sa mère, était venue les rejoindre. À l'époque, elles étaient inséparables. Depuis, il y avait eu de l'eau dans le gaz. Tout avait commencé au retour, à cause de mesquineries à propos de qui avait payé quoi. Les choses s'étaient envenimées quand sa mère avait mis sur le tapis des propos que lui avaient rapportés des amis communs, au courant de la brouille. Lors d'un dîner chez eux, l'Anglaise aurait dit d'elle qu'elle n'était qu'une « petite bourgeoise coincée et affreusement radin ». Depuis, le chœur que dirigeait sa mère avait perdu une soprano et les deux femmes ne se parlaient plus.

Nico observa en détail l'une des photos qu'elles lui avaient demandé de prendre un soir quelque temps avant le départ. Ce soir-là, ils avaient bu beaucoup et ça se voyait sur le cliché à leurs nez rouges et à leurs yeux brillants. Son père tenait les deux femmes par le cou. L'une et l'autre semblaient particulièrement radieuses. Lui, tendait les pouces et clignait de l'œil comme un *crooner* entouré de ses fans.

Nico referma le tiroir. Il regrettait le temps où sa mère ne pouvait ajouter un chant à leur répertoire ou se lancer dans un sauté de veau sans donner un coup de fil à son amie Eileen. En ce temps-là, elle était gaie et surtout elle lui fichait une paix royale.

Dans le tiroir suivant, sur un tas de publications spécialisées, gisait un portfolio relatif aux « journées de Bruxelles ». À l'intérieur, le lot habituel de documentation à l'attention des participants : programme, plan d'accès, macaron, brochures vantant le contenu des cours et le cursus prestigieux des intervenants. Il y avait également un badge au nom de son père et, dans une enveloppe adressée au docteur Lebinan *et madame*, un reçu à en-tête de l'hôtel partenaire de la manifestation.

Sa mère ? À un congrès d'ostéopathie ? Nico secoua la tête. C'était mal la connaître. Une idée saugrenue lui traversa soudain l'esprit. Alors il referma brutalement portfolio et tiroir.

Puis il se dit que tout était de la faute de cette fille, que c'était elle, avec ses trucs tordus, qui lui avait pollué la tête. Comme pour s'en persuader, il revint au premier tiroir, sortit à nouveau la photo et scruta les yeux brillants des trois adultes. Pour finir, il la mit dans sa poche et quitta la chambre.

Une vague odeur de tabac froid régnait dans la cuisine. À cause des mégots écrasés, sans doute. Nico reprit la place qu'il occupait une demi-heure plus tôt, quand la fille s'était mutilée. À côté du vide-poche, se trouvait le paquet de Benson et le briquet zébré qu'elle avait oubliés dans la précipitation. Il tendit la main, prit une cigarette, la reposa, la prit à nouveau et, cette fois, l'alluma. Il garda longtemps la fumée âcre dans sa bouche avant de la rejeter vers le plafond, comme il l'avait vue faire. Ensuite, il

approcha la cendre chaude au plus près de sa chair. Mais au moment de sentir la morsure sur sa peau, une nausée lui souleva le cœur. Le cœur lui manqua. Alors il sortit la photo de sa poche et, à plusieurs reprises, transperça le visage radieux de l'Anglaise.